



jy.failler@gmail.com

Contribution de Jean-Yves FAILLER

De quoi « BOBO(S) » est-il le nom ?

« Bobo » ... Le mot s'applique le plus couramment soit à une personne soit à un quartier de ville : elle est ou ils sont « bobos » ... Dans la valise des candidats aux prochaines élections locales, l'expression « Bobo(s) » sera souvent sur le dessus car désormais toutes les villes, grandes, petites ou moyennes, abritent des « Bobos ».

Ils sont des habitants caractérisés comme un groupe social qui, en raison de sa domiciliation notamment, est censé partager les mêmes valeurs et les mêmes convictions. Ils sont considérés comme une « espèce » installée dans un entre-soi où tout le monde voit avec un même regard, où la diversité des points de vue est anéantie ainsi que la singularité de l'individu.

Devant ce constat partiel, hors de toute plaidoirie ou réquisitoire, on peut se demander : de quoi "Bobo" est-il le nom ? D'une égratignure consécutive à une chute de vélo ? Pas seulement !

C'est aussi la contraction inventée par des médias américains, de deux mots : BOurgois et BOhème. Il fut une époque où il fallait choisir, où il n'était pas possible d'être les deux en même temps. Bohème était synonyme d'une vie hors des normes du travail, de la rentabilité, du moralisme ambiant, du carcan social... tout le contraire d'une existence bourgeoise dans un univers uniformisé, cloisonné, sérieux, formaté.

Il fut un temps où l'on ne pouvait être bourgeois donc forcément sérieux, « normal » et un tantinet ennuyeux en même temps que bohème, évidemment hors norme et insouciant. Mais, depuis une vingtaine d'années, ces deux polarités ont été accouplées dans les discours et les médias, souvent au grand dam des bourgeois nantis mais aussi de ceux qui ne le seront jamais.

Par les uns et les autres, le « Bobo » est contemplé avec ingratitude et mépris. Par le bourgeois parce qu'il est l'envers du sérieux auquel il est rivé et par le second parce qu'il est bloqué dans sa condition sociale difficile, dans sa précarité permanente ou sa classe moyenne déclassée.

Pour le prolétaire comme pour le bourgeois, le « Bobo » se dit écolo et se déplace à vélo mais part en vacances loin et en avion, il mange et s'habille bio, lit Télérama ou les Inrocks voire l'Obs, partage beaucoup sur les réseaux sociaux. Il vote à gauche, mais il évite les écoles aux classes trop chargées pour ses enfants. Bref, sous le vernis, en chaque « Bobo » sommeille assurément un social-traître, un faux

progressiste moralisateur... Enfin le « Bobo » c'est toujours un autre, toujours il ou elle, toujours eux, mais jamais totalement moi ou nous.

C'est presque une insulte et une forme d'indignité sociale. C'est le colonisateur des quartiers ou des centres ville autrefois « populaires », une sorte d'ennemi du peuple, un néo-conservateur dans ses aspirations politiques, ses usages.

Et si le « Bobo » n'était pas ce fourre-tout prêt à penser ne signifiant rien d'un point de vue sociologique ? Les "Bobos " sont les voisins de palier, les commerçants d'à côté, les parents d'élèves rencontrés à l'école etc... Ce sont souvent des transfuges « d'en bas » qui, via l'obtention de diplômes ou l'accès à des formations qualifiantes, obtiennent une situation sur l'échelle sociale qui les font quitter leur classe d'origine. Situation qui leur permet de venir habiter des espaces urbains via un processus à l'œuvre depuis 50 ans, la gentrification, qui voit des personnes plus aisées s'installer dans des secteurs initialement occupés par des gens moins favorisés et relégués vers des périphéries.

Reflet d'une société marquée par le déclassement des classes sociales et le creusement de la distance qui sépare le nanti de l'exclu, le « Bobo » n'est pas le membre d'un nouveau groupe social, mais sa stigmatisation et sa condamnation entretiennent une cécité sociale et politique. Elles masquent un déficit de réflexion sur les mécanismes du séparatisme social qui mine toutes les composantes de la société. On peut s'en satisfaire, mais on peut aussi résister, au quotidien, sans fanfare ni trompette, ni effet de manches, à la fabrique de l'entre-soi par des politiques publiques qui visent à mêler des transfuges à des familles et personnes âgées peu aisées, à des célibataires et des jeunes en galère.

À court terme, c'est l'enjeu majeur à prendre à bras le corps : sans anathème, aller vers des villes ouvertes non recroquevillées autour d'une « identité ».